

Un couvent royal de Dominicaines

Responsable d'opérations

Sandrine Claude

Collège Mignet – Parking Mignet Boulevard du Roi-René

Modeste communauté établie en 1290 par Charles II d'Anjou à La Durane, les Dominicaines de Notre-Dame-de-Nazareth sont transférées, deux ans plus tard, à quelque 200 m des remparts d'Aix, dans le bourg Saint-Jacques. Une maison de l'aumône et un couvent de frères Sachets (1251-1274) sont alors attestés dans ce faubourg qui s'est développé dans le courant du XIII^e siècle, autour de la route de Marseille (actuelle avenue Malherbe) et de l'hôpital Saint-Jacques (av. 1249) (594). La tenue d'un marché y est évoquée en 1300 et la présence de prostituées que fustigent les Dominicaines en 1329, nous renvoient l'image d'un quartier ouvert populaire et dynamique. L'habitat aéré par des jardins, cours et ferrages, y est encore peu dense au XIV^e siècle, sauf peut-être le long des axes de circulation. Le quartier garde ainsi un caractère agricole sillonné par les canaux de moulins et entrecoupé d'aires de battage, ce qui devait présenter un avantage certain pour l'ambitieux projet comtal, en limitant le nombre des parcelles à acquérir et le coût d'achat sur les propriétés non-bâties.

C'est ainsi dans l'ancien couvent des Sachets dont il rachète les bâtiments vacants depuis 1274, que Charles II installe, en 1292, les Dominicaines. Par trop exigu pour sa nouvelle fondation que le comte destinait à cent religieuses – et qui compte au moins quatre-vingt-deux moniales en 1318 –, cet établissement s'agrandit dans les années suivantes, sur les terrains de l'hôpital Saint-Jacques ; jusqu'en 1301 au moins, de nouvelles acquisitions complètent son emprise. Dans le même temps, le souverain dote les Dominicaines de nombreux biens fonciers et juridiques, de revenus, de privilèges et de franchises, à Aix et dans ses alentours, mais également dans le val de Durance, propulsant la communauté à la tête d'un vaste domaine seigneurial qui lui confère une position toute particulière dans le paysage des ordres religieux mendicants à Aix-en-Provence.

Entre 1989 et 2013, sept opérations archéologiques, conduites dans l'enceinte du collège Mignet ou à ses abords, permettent d'ébaucher les contours de cette fondation royale que Charles II avait conçue comme le pendant féminin du couvent dominicain de Saint-Maximin-la-Sainte-Baume (595).



594 Le couvent des Dominicaines et les autres ordres monastiques à Aix, aux XIII^e et XIV^e siècles.

595 Vue générale du chantier de fouille ouvert dans l'enceinte du collège Mignet en 2007 (cl. Antoine Ratsimba)

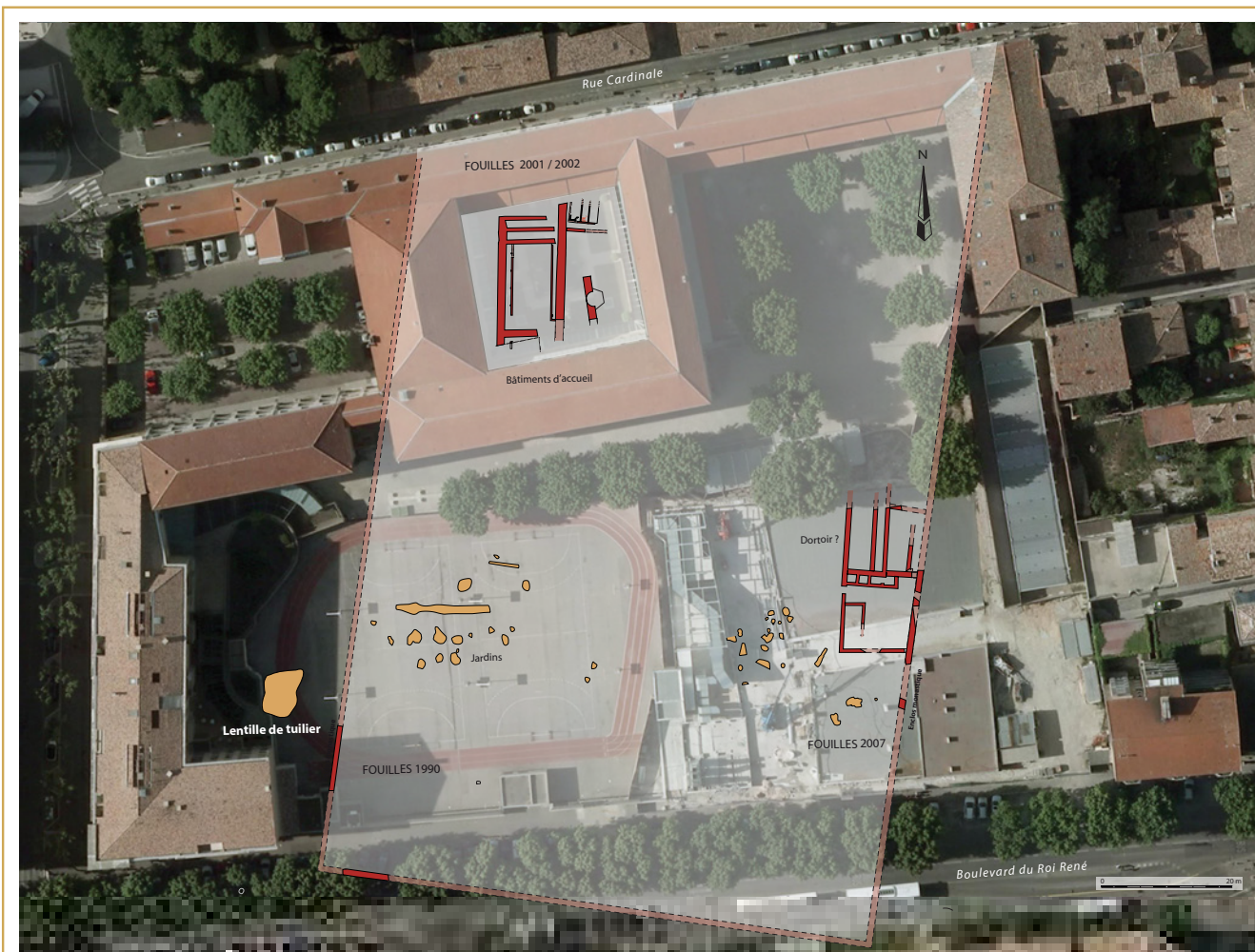


Les limites de l'enclos conventuel

En 1379, dans son enquête sur les droits de la reine Jeanne au comté de Provence, le maître rational Véran d'Esclapon signale les hauts murs et le tracé quadrangulaire de la clôture édifiée autour du couvent des Dominicaines pour assurer l'isolement de la communauté. Vingt ans se sont alors écoulés depuis la désertion de l'établissement qui ne fait déjà plus partie du paysage depuis plusieurs années, mais le souvenir des témoins semble fiable. Trois segments de ce mur, reconnus en fouille en 2007 et 2013, dessinent, en effet, en écho à la description consignée par Véran d'Esclapon, quelque 50 m à l'est de l'actuelle rue Malherbe, une enceinte quadrangulaire vaste et régulière qui se déploie, d'est en ouest, sur 94,50 m de large et, du nord au sud, sur plus de 120 m (596). Seule reste indéterminée la limite septentrionale de cet ensemble qui couvrait ainsi une superficie supérieure à 11 500 m², faisant de la fondation de Charles II d'Anjou le plus grand complexe conventuel aixois.

Derrière ces murs, Véran d'Esclapon évoque l'ensemble des bâtiments et espaces libres qui accompagnaient l'église et le carré claustral réservé aux sœurs. Silencieux sur leur distribution à l'intérieur de l'enceinte, son témoignage met en lumière la diversité des occupants de ce grand couvent et les familiers de la communauté qui fréquentaient également les lieux : « S'élevaient, ici même, des églises et plusieurs bâtiments réservés aux moniales, d'autres corps de bâtiments étaient à l'usage du prieur du monastère et de ses domestiques, et d'autres encore devaient accueillir et loger des frères et les confesseurs des religieuses. L'enclos abritait également de grands corps de logis dont le comte de Provence avait fait ses appartements, ainsi que des prés, des jardins, des terres et plusieurs cloîtres, et tous les espaces nécessaires au fonctionnement de cet établissement, qui étaient alimentés en eau. S'y trouvaient enfin des logements destinés aux donats, aux domestiques et autres employés du couvent, le tout enfermé, ainsi que le grand jardin qui n'est aujourd'hui plus qu'une ferrage, derrière de hauts murs formant une enceinte quadrangulaire. »

Les fouilles conduites depuis vingt-cinq ans, n'ont concerné qu'une modeste partie de cet établissement dont se dessinent deux ensembles de bâtiments distincts mais l'un et l'autre alignés sur l'axe nord/sud de l'enclos, libérant plus au sud au moins 4 500 m² de jardins.



596 Les vestiges du couvent des Dominicaines, retrouvés en 1990, 2001/2002 et 2007, reportés sur l'orthophotographie du collège Mignet (DAO Marc Panneau, Stéphane Ranchin, d'après Frédéric Guériel, 2007).

Au nord-ouest : un bâtiment d'accueil, des communs et leur cour

On doit à la fouille conduite en 2001 par Catherine Richarté et Catherine Barra, d'avoir éclairé les dispositions du secteur nord-ouest du complexe monastique fondé par Charles II, qui a, ici, succédé à un ensemble de bâtiments élevés dans le courant du XIII^e siècle. Attribués au couvent des Sachets ou à l'hôpital Saint-Jacques, ces constructions ont guidé les orientations de celles, ultérieures, aménagées pour les Dominicaines (597), dont les vestiges amorcent deux corps de bâtiment perpendiculaires organisés autour d'une cour (598).

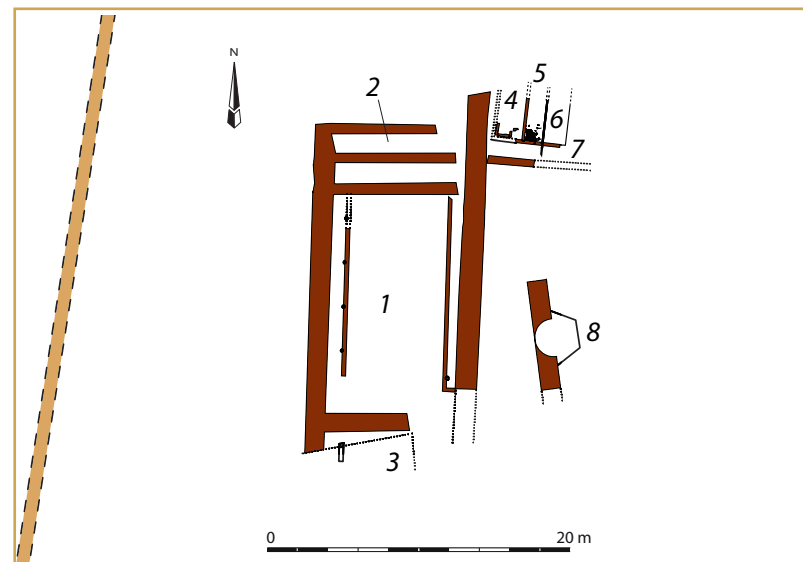
Fermant à l'ouest le complexe, le premier était délimité par deux puissants murs latéraux distants d'environ 8,50 m et reconnus sur plus de 22 m de long. Leur développement, au nord et au sud, hors des limites de la fouille, permet cependant de restituer au bâtiment occidental (n°1), une extension plus grande encore. Les tranchées laissées par la récupération systématique des maçonneries de ces murs, trahissent également le développement en hauteur de cet imposant bâtiment porté par des fondations profondes d'1,50 m et d'une largeur avoisinant 1,30 m, qui pouvaient ainsi tolérer un étage. L'extrême indigence des vestiges n'a pas permis d'appréhender les dispositions de ses élévations, et seule la découverte, dans les sols associés et dans ses niveaux de démolition, de verres plats, grugés, parfois colorés (vert, rosé et bleu) ou rehaussés de grisaille et de motifs géométriques, signalent la présence de fenêtres vitraillées.

Au rez-de-chaussée, le découpage du volume intérieur par des murs-de-refend, ménage, sur la zone fouillée, au moins quatre espaces en enfilade, aux dimensions inégales : au nord, à deux petites pièces oblongues (n°2), succèdent ainsi, une grande salle de 120 m² dont les dispositions semblent avoir été reprises par la dernière salle, la plus au sud, reconnue sur seulement quelques mètres carrés (n°3). Les aménagements de sol mis au jour dans la grande salle médiane dessinent, le long des deux murs longitudinaux est et ouest, un degré maçonné formant une estrade d'1,50 m de large, matérialisée par une bordure en pierre de taille. Constitués initialement d'une chape de mortier qui put recevoir un revêtement carrelé ou dallé, les sols de cette salle ont été curés et remplacés, dans un second temps, par une chape de terre battue recouverte d'une couche charbonneuse. En l'absence de toute trace de rubéfaction, les fouilleurs ont vu dans ce réaménagement qu'une monnaie de Raymond III des Baux place après 1335, un dispositif d'isolation plutôt que les restes d'un incendie. Dans les bordures maçonnées des deux estrades latérales, solidement ancrées dans la terre, s'inséraient des bases octogonales, qui pouvaient recevoir des colonnettes de même section ou, plus simplement, des poteaux en bois. Ainsi soustraits à l'humidité des sols par ce dispositif de pierre, ces fins supports alignés parallèlement aux murs latéraux du bâtiment, à une distance d'1,30-1,40 m, contribuaient également à isoler les parties latérales de la pièce de sa partie centrale. Soulignant leur faiblesse et leur distribution irrégulière – la distance entre chaque poteau ou colonnette variait entre 2 m et 2,80 m –, Catherine Richarté et Catherine Barra ont interprété ces supports comme les armatures fixes de cloisons légères (panneaux de bois, claies, cloisons de plâtre...), ou même celles de tringles pour des rideaux, créant, le long des murs latéraux de la grande salle, un compartimentage susceptible d'avoir accueilli des lits, et concluent « une telle configuration aurait été très proche celle de l'Hôtel-Dieu de Tonnerre (1292), et de celle, plus tardive certes, de la grande chambre des pauvres des Hospices de Beaune (mise en service en 1452), dans son état restitué en 1872-1878 d'après la description très précise d'un inventaire de 1501 ». Dans la partie centrale de la salle, ainsi conçue comme un espace de circulation desservant les box latéraux, a été mis au jour le socle d'un système de chauffage mobile, type brasero. Cette structure ménagée dans une fosse quadrangulaire, peu profonde et légèrement rougée par le feu, était revêtue de dalles calcaires liées à la chaux.

Son équipement spécifique doté de couchages et d'un foyer, son agencement intérieur compartimenté et ses amples dimensions destinent à l'accueil le logis occidental, peut-être comme hospice pour les indigents, bien attesté à l'entrée des couvents ; cette identification est également étayée par la proximité de l'édifice avec les cuisines qui, présentes avant l'arrivée des Dominicaines, font, avec la construction du bâtiment occidental, l'objet de réaménagements.



597 Fragment de coupelle à décor vert et brun (ateliers catalans, XIV^e siècle), issu des fouilles de 2007, décoré d'une moniale (cl.XXX)



598 Vestiges du bâtiment d'accueil et des cuisines, retrouvés en 2001-2002 (DAO Stéphan Ranchin d'après Frédéric Guériel, 2007)

C'est dans le corps de bâtiment nord partiellement appréhendé au contact du précédent, qu'ont été identifiées quatre pièces à usage domestique, de petites dimensions et séparées par des cloisons de terre. À l'ouest, la première est un local de 2 m sur 3 m (n°4). Son sol de mortier a pu recevoir un dallage ou un revêtement de terre cuite que permet d'envisager un fragment de carreau à glaçure verte. Elle dispose d'une cheminée aménagée dans un angle, qui n'a gardé que la base de ses piédroits et dont l'âtre façonné à l'aide de deux dalles, couvre une surface d'1 m sur 0,50 m. Lui étaient associées deux structures maçonnées, probablement un placard et un potager, reconnus à travers leurs soubassements. La pièce, plus petite encore (1,50 m x 3 m), contiguë à la précédente, était également dotée d'un foyer d'angle (n°5). Sonâtre en quart de cercle a été façonné avec des fragments de tuiles et de briques plantés de chant, les uns contre les autres, dans le sol de terre battue. De mêmes dimensions, la troisième pièce (n°6) n'a livré qu'un épandage de cendres et de charbons. Au sud, enfin, le bâtiment des cuisines était longé par un couloir ou galerie (n°7) dont la construction a intégré une cuve à eau maçonnée plus ancienne (1,20 m x 1 m) en maintenant le système d'évacuation vers un puits perdu.

Ces espaces ont livré un mobilier abondant fait de restes alimentaires (faune), de fragments de gobeletterie ou de céramique culinaire, qui reflètent bien leur fonction, mais la présence de plusieurs foyers autant que la multiplication de pièces qui morcelle l'espace, pourraient souligner, comme l'ont suggéré les fouilleurs, une certaine spécialisation des activités (préparations quotidiennes, salaisons, séchage ou fumage des aliments...).

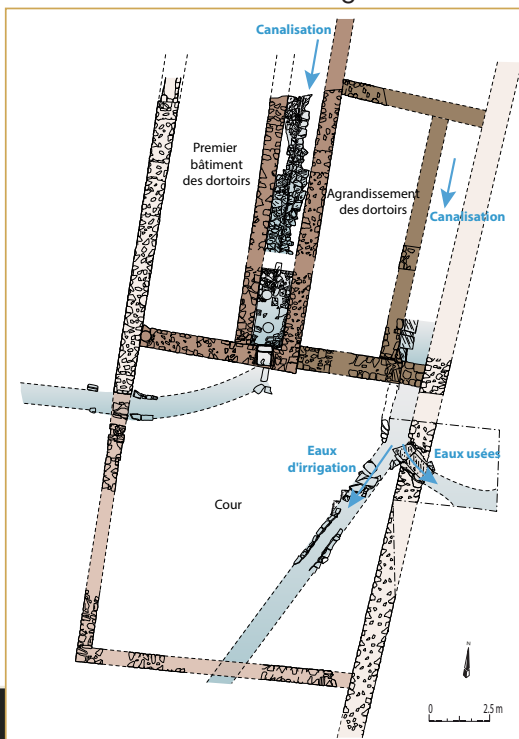
L'agencement du bâtiment d'accueil occidental et de celui des communs dégageaient, au sud-est, une cour reconnue sur quelque 80 m², dont l'aménagement le plus significatif est un puits monumental (n°8) (599). Soigneusement appareillé, son cuvelage de plan extérieur polygonal est circulaire à l'intérieur (1,30 m de diamètre) et s'insérait, à l'ouest, dans un mur reconnu au travers de sa seule tranchée d'épierrement. Le fragment de terre cuite vernissée estampée de style arabo-andalou, découvert dans cette cour en 1999, et identifié comme un possible décor de margelle, pourrait apporter un élément de restitution sur cet ouvrage dont la construction a été particulièrement soignée et qui a été rapproché, par ses inventeurs, de la fontaine du cloître Saint-Jean de la Chartreuse pontificale de Villeneuve-lès-Avignon.

Le quartier oriental : un bâtiment doté de latrines

Traversant les niveaux de jardin contemporains des débuts de la communauté monastique, le complexe oriental fouillé en 2007 sous la direction d'Antoine Ratsimba, apparaît comme un agrandissement du couvent primitif. Plusieurs campagnes de travaux qui ont pu, au début du XIV^e siècle, se succéder sur un laps de temps très court, ont été nécessaires à son aménagement conçu sur le volume initial d'un bâtiment rectangulaire de 7,50 m de large et de plus de 12 m de long (600). Parallèle à l'enceinte dont il est distant d'environ 5,50 m, cet édifice est traversé en rez-de-chaussée par un égout large d'1,40 m, dont le dallage crée un fil d'eau pour une évacuation vers le sud (601). D'abord intégrée à une cour, cette aile est ensuite doublée vers l'est, jusqu'à la clôture conventuelle, par la construction d'un nouveau corps de bâtiment contigu, aux dispositions comparables et également doté d'une canalisation dans-œuvre.



599 Puits monumental mis au jour dans la cour du couvent, en 2001-2002 (cl. Núria Nin)

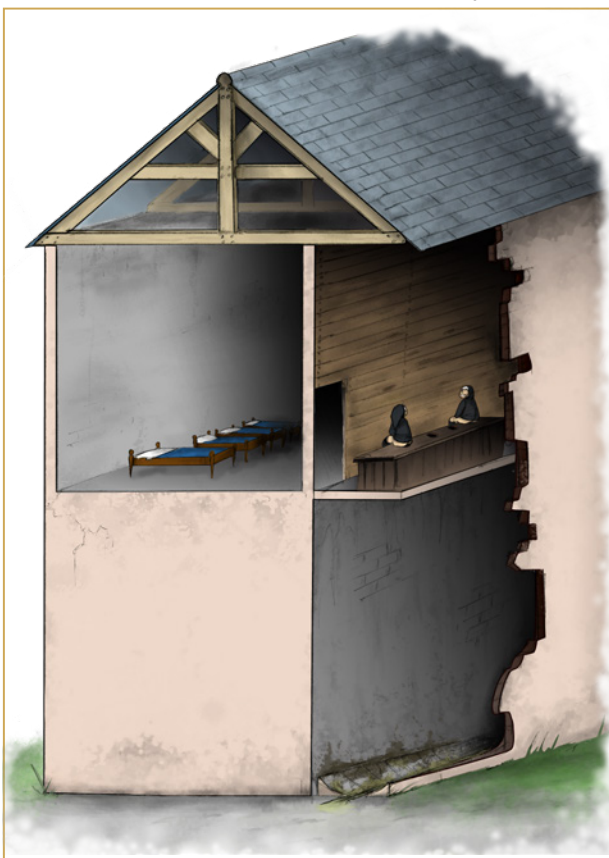


600 Vestiges présumés des dortoirs sud du couvent et des système d'évacuation des eaux usées, retrouvés en 2007

601 Canalisation occidentale aménagée entre deux murs dont les matériaux ont été récupérés, selon un dispositif qui permet d'envisager des latrines d'étage (cl. Mourad El Amouri)



Tous ces travaux ont entraîné, au débouché des deux conduits maçonnés, de multiples réaménagements sur les exutoires rendus plus efficaces au fil du temps : d'abord très sommairement creusées dans le sol de la cour jusqu'à un puits perdu, ces conduites sont ensuite chemisées de pierre, doublées pour accroître la capacité d'évacuation et dotées de systèmes de dérivation permettant de gérer le rejet des eaux usées hors de l'enceinte conventuelle et l'acheminement des eaux propres vers les jardins pour l'arrosage (602 et 603). Ces dispositifs ainsi que l'agencement singulier des corps de bâtiments pourraient s'expliquer par la présence de latrines à l'étage. Commodités polluantes, de fait rejetées aux marges des établissements, les latrines sont habituelles dans les couvents en raison de la forte concentration de population (604). Leur installation sur le passage d'un cours d'eau canalisé est fréquente, et semble avoir été mise en place dans le couvent aixois dont on sait par les textes que le jardin est alimenté depuis la fin du XIIIe s., par les eaux d'un bras de la Torse et du puits de la Madeleine.



604 Le bâtiment des latrines du couvent des Dominicaines restitué d'après les vestiges mis au jour en 2007 (DAO Stéphan Ranchin)



602 Croisement de deux canalisations réservant une conduite pour les eaux usées évacuées hors de l'enceinte conventuelle et une autre pour les eaux propres vers les jardins (cl. Mourad El Amouri)



603 Croisement de deux canalisations (cl. Mourad El Amouri)

Les ultimes transformations apportées à ce secteur voient la colonisation de la cour par des espaces de service probablement liés aux activités agricoles et domestiques de la communauté (abris de jardin pour le rangement d'outils, le stockage du bois, compartiments pour un élevage d'appont ?), en tout quatre réduits accolés contre le bâtiment occidental et une cinquième construction, plus développée, à l'angle sud-ouest.

Les jardins

Le sud de l'enclos conventuel, dévolu aux cultures comme semblent l'indiquer quelques fosses de plantation et surtout le brassage des sols, est également une zone de rejets domestiques où aboutissent plusieurs canalisations issues des bâtiments orientaux et où se concentrent de nombreuses fosses-dépotoirs (605). Un mobilier abondant principalement constitué, parmi les restes alimentaires, de fragments céramiques, mais aussi de verre, de pièces métalliques et de tabletterie, résulte de la gestion même des déchets produits par la communauté, épandus ou enterrés à l'intérieur de l'enclos monastique. Couvrant une chronologie resserrée entre la fin du XIII^e s. et le milieu du XIV^e siècle, ce mobilier est le reflet du quotidien des Dominicaines, de leurs goûts, de leurs pratiques de consommation et tout autant de la richesse de la communauté largement dotée par son fondateur, qui recrute dans la grande aristocratie provençale – les représentantes de ces lignages n'étaient cependant pas plus d'une dizaine sur la liste de 1318 –, mais aussi parmi la petite noblesse locale et la bourgeoisie marchande. L'exceptionnelle variété de cette collection donne également un éclairage précis sur le vaisselier provençal de la première moitié du XIV^e siècle où l'on trouve, en premier lieu, toute la batterie des récipients de cuisine (poêlons, marmites, pots, plats, cruches, pichets, gargoulettes, jarres, jattes, amphores...) principalement issus des ateliers régionaux de Marseille, de Mimet, d'Uzège dans le Gard et d'Ollières (Var), mais parfois importés de Catalogne, de Ligurie (Savone) et d'Algésiras. C'est aussi une vaisselle de table riche, colorée et aux formes et provenances variées (écuelles, plats, cruches, assiettes, coupes, verres à pied ou à tige...) qu'ont livrées les fouilles et sur laquelle on retrouve la majorité des marques de propriété gravées par leurs utilisateurs.

Ici, les produits régionaux confectionnés dans les ateliers de Sainte-Barbe à Marseille, d'Avignon ou de Saint-Quentin-la-Poterie sont minoritaires (environ un tiers de la vaisselle de table), et l'approvisionnement en faïences qui s'ouvre à presque tout le bassin méditerranéen, accorde une large faveur aux produits issus des grands centres producteurs espagnols (Barcelone et sa faïence verte et brune, Valence pour les céramiques à décor au bleu de cobalt avec ou sans lustre métallique, Paterna, Manises, Alicante et Malaga) qui représentent plus de 80 % des importations (606). Moins nombreuse, la vaisselle italienne est principalement acheminée de Toscane et de Ligurie (Savone). Enfin, les importations lointaines d'Afrique du Nord et du Proche-Orient, plus occasionnelles, sont également celles au répertoire décoratif et à la palette chromatique les plus riches et aux glaçures les plus épaisses d'une exceptionnelle qualité : décor au bleu de cobalt rehaussé d'or, associé à une ornementation d'inspiration islamique (Hom ou arbres de vie, motifs d'alafias, arabesques, étoiles, motifs végétaux, architecturaux, épigraphiques, zoomorphes...), vases à glaçure alcaline, vases syriens ou égyptiens (Fustat) dits à « céladon » imitant les productions chinoises ...

Ainsi colorée était la table des Dominicaines.

Vers le Grand Clos

C'est probablement le passage des troupes d'Arnaud de Cervole, vers 1358, qui contraint les Dominicaines à quitter leur couvent, suivant un mouvement général de repli intra muros. Laissés à l'abandon, les bâtiments font l'objet d'un démantèlement systématique pour ne pas servir de base avancée aux bandes armées, et d'une récupération massive des matériaux que la fouille de 2007 a bien mise en évidence. Se repentant, en janvier 1367 ou 1368, d'avoir participé à la destruction du couvent des Dominicaines en en récupérant les bois de charpente pour la construction des remparts, Louis de Tabia témoigne de ces opérations de démontage qui, avant cette date, ont amené l'établissement à la ruine. Ainsi rendu aux activités agricoles, le site encore désigné comme le « claus dit le monastier vielh » au milieu du XV^e siècle, devient en passant dans le domaine de l'archevêché, sans doute en 1479, « lo Grant Claus » ou « Grand Jardin » sur lequel sera loti, après 1646, le quartier Mazarin.

606a Vaisselle de table. Productions régionales des ateliers de Marseille et d'Avignon



606b Vaisselle de table. Productions espagnoles des ateliers de Valence, de Paterna et de l'aire Barcelonaise



605 Les jardins du couvent et ses fosses-dépotoirs retrouvées en 2007 (cl. Nicolas Portalier)

